

bon ne s'est fait, au profit même du genre humain, sans un peu de dureté : pour tenir les rênes, la meilleure main n'est pas assez souple, si elle n'est également sévère.

Il faut regarder de près toutes ces fables de l'opinion, tous les on-dit de l'histoire. Les historiens, les juges, les critiques ne sont pas moins moutons que les autres hommes. Parce qu'ils se sont laissé vanter la paix romaine, l'ordre romain et le peuple du droit par les Romains eux-mêmes, ils n'ont pas cessé d'en répandre la fable depuis deux mille ans.

Toute l'histoire est un tissu de mensonges, de légendes et de faux jugements. Rome tout entière, l'Empire, sa justice et son humanité, c'est le droit de propriété dans ce qu'il a de plus cruel, de plus étroit, de plus avare. Et si le bien en est sorti, c'est que les billes finissent toujours par s'arranger en bon ordre dans le sac.

[...]

L'argent est la matière reine. Absolue, cette reine ; et son règne, absolu.

L'argent est du passé. Presque partout, c'est le tout-fait qui écrase le se-faisant. Quand la matière a la force de régir l'esprit, elle le dérègle. La science aide l'argent, parce qu'elle est présentement sans règles. Faute de science, il n'y a pas de politique de l'argent. Le monde est malade gravement de cette anarchie. Les hommes d'argent semblent ne rien comprendre à la nature du moyen qu'ils manient. Ils se servent stupidement de cette foudre pour allumer leur pipe, ou des incendies qui ne défrichent rien. Il est stupide d'être trop brutal et trop égoïste. La dynamique de l'argent est étrangère aux financiers. Ils n'ont aucune philosophie : ils n'ont donc aucune conscience. Comparer à César un de ces gueux d'esprit, il y a de quoi rire. Si, du moins, les Brutus pullulaient aux États-Unis. Ce serait peu que la finance fût sans entrailles, si elle avait une politique ; mais elle n'en a cure : elle vit au jour le jour, d'emprunt en emprunt, de bourse en bourse : elle est infiniment au-dessous des moyens dont elle dispose et des forces qu'elle détient. Plus on considère le monde moderne et le pouvoir de la finance, plus on mesure la médiocrité des financiers et la pauvreté de leur intelligence. Il faut être digne d'un grand pouvoir, quand on le possède ; ou il dévore ceux qui l'usurpent. Une puissance dominante exige un esprit dominant. Un idéal est nécessaire, ici, comme dans tout le reste : l'idéal est une pensée qui ne se borne pas à l'heure et à l'intérêt présents. Si l'argent reste l'esclave avide et impudent qu'il est dans l'affranchi qu'il pourrait être, ou le monde le suppliciera pour le mettre à la raison ; ou le genre humain tombera dans la plus vile servitude avec ce mauvais maître. C'est la finance qui a perdu Rome, et la loi qu'elle a fait peser sur le monde d'un empire usurier.

Un idiot, violent, méchant, superbe et dissolu, qui règne sur un grand peuple, parce qu'il succède au roi son père, fait comprendre le dégoût irrité qu'inspire à la plupart des hommes l'héritier sans mérite d'une grosse fortune. Le fils de famille sans valeur et sans âme ne serait qu'un demi-zéro parmi tant d'autres, si le hasard de la naissance ne lui donnait injustement

tous les droits que la vie marchande aux plus dignes. Tyrannie de l'argent : on achète tout, sans jamais payer de soi. Il y a un élément diabolique dans cette force secrète, dont l'influence s'étend à toute la terre. Non visible en sa cause, et partout présent dans les effets, l'argent répond assez justement à l'idée du démon, et de sa puissance maléfique. *L'argent n'est pas responsable, et il mène presque tout* : de là qu'il corrompt tout.

Le pouvoir de l'argent se fait surtout haïr, parce qu'il est sans nom et sans figure : il n'est pas réel, et il fait violence à toute la réalité. Si l'esprit ne le possède pas, sa malice est meurtrière. Ce sale chiffon de papier est le symbole d'une puissance d'autant plus redoutable qu'elle est plus impersonnelle. Tout, ici, repose sur une fiction. Le mot « crédit » l'indique assez : il faut croire à cette force pour qu'elle s'exerce. Les esclaves sont les complices de ce tyran. Les hommes soupçonnent qu'ils sont victimes d'un énorme mensonge ; et ils méditent de se délivrer par le fer et le feu. Mais la violence n'a rien à faire contre la foi ou le crédit. L'esprit seul libère. Rien ne sert de brûler les banques et de pendre les banquiers : il n'est que de leur imposer des lois. L'argent ne sera plus à craindre, une fois soumis à l'État. Il servira ; remis à son rang, il rendra même de merveilleux services. Car l'argent est fait pour servir.

[...]

Constantin, un des souverains qui ont pesé le plus sur les âges à venir, et qui ont le plus marqué dans l'histoire. Ainsi, avec un génie médiocre, on peut laisser une trace profonde, un sillon à perte de vue dans la masse humaine : combien ne faut-il pas qu'il y entre de boue. Ce Constantin est plein de crimes bas, d'insignes fourberies, de meurtres domestiques. Mais il fonde la Rome chrétienne, et on fait dater de ce parricide, cent fois assassin, parjure, adultère et sacrilège les États de l'Église, le royaume spirituel de Dieu sur la terre ; en un mot le trône de ce scélérat est le Saint-Siège.

Esprit de peu, mais fort habile homme ; le plus superstitieux des mortels, et le plus sottement ; crédule comme un nègre, et défiant comme un voleur ; il suspend la croix à ses aigles, et il en fait le talisman de son empire, l'étant de sa fortune : car la croix n'est qu'une amulette pour Constantin, et la meilleure de toutes, après expérience. Constantin ne s'est pas converti pour expier ses crimes, mais pour gagner à la loterie. On dit même que la conversion a précédé ses plus noirs forfaits de longtemps. Que la foi a de grâce dans un tel homme ! Il est chrétien avant d'être criminel. Ou plutôt, le chrétien n'ôte rien au criminel en lui. La religion ne l'empêche pas de faire le mal, si même elle ne l'y pousse : la puissante amulette est là, et le prêtre qui dispose de l'absolution. Le crime, d'abord, c'est l'homme nu ; et la religion est l'habit, plus ou moins bien porté, plus ou moins bien collant.

[...]